

MARTIN MAURICE

HEUREUX
CEUX QUI ONT FAIM

nrf

Dix-neuvième Édition

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (viii^e)

**HEUREUX
CEUX QUI ONT FAIM**

DU MÊME AUTEUR

EN ARMES (*Renaissance du Livre*).

NUIT ET JOUR (*N. R. F.*).

AMOUR, TERRE INCONNUE (*N. R. F.*).

MARTIN MAURICE

HEUREUX
CEUX QUI ONT FAIM

nrf

Dix-neuvième édition

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII^e)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à sept cent cinquante-six exemplaires et comprend: cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane n. r. f., dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de I à C; six cent quarante-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept hors commerce, marqués de a à q, six cents destinés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 600, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce numérotés de 601 à 630.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard (1931).

I

— Ainsi, Monsieur le Président, vos pressentiments ne vous trompaient pas. Nous tenons enfin la preuve qu'une organisation révolutionnaire excite les riches, pour les lancer à l'assaut de l'ordre établi.

Et M. Vapillon, directeur du Cabinet et de la Sûreté Générale, posa le dossier sur la table du Président du Conseil.

Le Président Edouard Duchêne garda un moment le silence. Puis, faisant d'un regard le tour de son cabinet, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls :

— Si nous voulons renvoyer en Haute-Cour, dit-il en baissant la voix, il faudra des précisions.

— Elles ne manqueront pas, affirma le directeur. La correspondance interceptée n'est entre mes mains que depuis une heure, et je n'ai pu vous en donner qu'une analyse sommaire. Mais elle fourmille d'indications minutieuses, de noms, de chiffres.

Le Président demanda alors :

— L'association elle-même a-t-elle un nom ?

— Oui, un nom significatif. Exactement, elle s'intitule : les Riches Réveillés, alliance internationale communiste.

Edouard Duchêne fit le geste de compter sur ses doigts.

— Décomposons la formule, dit-il. Les Riches Réveillés. Ceci, le sens en est clair. Le réveil. Les yeux s'ouvrent. Les possédants, trop longtemps endormis, prennent conscience d'eux-mêmes... Alliance, terme à la fois politique et mystique... Internationale va de soi. Le dossier révèle des ramifications lointaines...

— Toute une intrigue cosmopolite, insista M. Vapillon. La plupart des lettres saisies proviennent de l'étranger.

— Bon. Voilà pour internationale. Mais l'autre épithète...

— Communiste?

— Oui... Communiste, qu'est-ce que cela veut dire?

M. Vapillon eut un sourire hésitant.

— Ces gens-là — et il montra le dossier — sont plutôt des hommes d'action que des théoriciens. Leur idée fixe, c'est le chambardement.

— Tout de même, dit le Président... Communiste, ce mot n'a peut-être pas de sens. Mais il y a bien une intention là-dessous.

— Sans doute, et même, autant que j'aie pu comprendre, une doctrine.

— Alors?

— Il s'agirait, — naturellement je schématise...

M. Vapillon pesait ses mots.

— Allez, allez, dit Duchêne.

— ...Il s'agirait donc — et en ceci, je suppose, consiste le communisme, — de mettre en commun les biens de ce monde.

— Les biens de ce monde?

— Oui, le travail, la vertu, la pauvreté.

Le visage du Président s'éclaira.

— Ah! parfaitement!... J'y suis...

Ses yeux devinrent fixes, comme si de très anciens souvenirs remontaient à sa mémoire.

— J'ai l'impression, dit-il lentement, d'avoir lu quelque chose de ce goût-là chez des écrivains de l'antiquité..., dans Platon, je crois.

Puis, chassant de la main ces fantômes et revenant à l'heure présente, il conclut, avec une dédaigneuse tristesse :

— Mettre en commun la pauvreté! Dire que c'est avec ça qu'on fait marcher un tas d'imbéciles. Enfin! Qu'est-ce qu'ils comptent faire?

— Profiter de toute occasion, exploiter tous les incidents de la vie publique et jusqu'aux faits divers pour miner le régime, et créer des foyers permanents d'agitation dans la population riche. Le thème central de la propagande est que les riches ne doivent plus s'en remettre aux politiciens, mais s'affranchir eux-mêmes par l'action directe, et d'abord préparer la grève générale.

— La révolution, quoi! Celle-là, je l'aurai vue venir de loin.

— J'en puis témoigner, monsieur le Président.

Le jeune Président du Conseil, ministre de l'Intérieur, eut un geste désabusé :

— Personne ne m'aura cru. Mes ministres eux-mêmes m'ont traité de réactionnaire, quand j'ai voulu appliquer la loi. Est-ce qu'ils s'imaginaient que, sans la crainte du gendarme, les riches allaient consentir à vivre, bénévolement, dans le luxe et l'oisiveté?

M. Vapillon appuya d'un discret ricanement :

— Le jour où il n'y aurait plus la police pour les tenir...

— Il sautait aux yeux, voyons, puisque la société ne savait plus se défendre, que les millionnaires n'attendaient qu'une occasion pour arracher, au besoin par la violence, les outils des mains des ouvriers. Eh bien, maintenant, nous y sommes!

— Voilà qui nous explique, observa le Directeur, la persistante crise de déconsommation dont les journaux parlent à tort et à travers. A ce propos, avez-vous vu, monsieur le Président, les derniers chiffres communiqués par la Statistique générale de la France?

— Non.

— Je les ai là.

M. Vapillon tira de sa serviette une feuille rose, et la lut à haute voix :

Pour le trimestre écoulé, et à ne considérer que les denrées-types, la consommation, par rapport aux chiffres, déjà faibles, de l'année précédente, a baissé de 24 % sur l'extra-dry, de 31 % sur la gelée de bécasse, de 43 % sur l'ondulation électrique et, chiffre-record, de 49 % sur l'ensemble du poste cocktails.

— C'est un désastre, murmura Duchêne.

M. Vapillon replia la feuille, et ajouta :

— Si large qu'on fasse la part de la négligence, de la mauvaise santé, des cas de force majeure, l'énormité du phénomène suffit à en trahir le caractère prémédité et même séditieux.

— C'est le sabotage conscient...

— Au surplus, si l'on quitte les chiffres pour considérer les hommes, on est frappé de voir combien, ces derniers temps, les couches opu-

lentes se sont démoralisées. C'est tous les jours maintenant, que notre brigade mondaine signale la brebis galeuse, le riche dévoyé, qui refuse son lièvre à la royale avec des paroles de révolte et de haine.

— Et moi qui, en prenant le pouvoir, il y a deux ans, espérais redresser la situation! Je dois reconnaître qu'elle a empiré. Est-ce ma faute, Vapillon?

— Oh! monsieur le Président! Vous qui ne vous lassiez pas de répéter que ce serait folie d'attendre de la seule bonne volonté des riches qu'ils accaparent et dévorent les fruits du travail! Evidemment, la contrainte est le moyen de gouvernement le plus ingrat. Mais, en des temps où les vrais hommes d'Etat étaient moins rares qu'aujourd'hui, on avait compris sa nécessité. A quoi bon avoir affecté à chaque riche une fortune ou des revenus, c'est-à-dire une quantité, exprimée en francs, de produits qu'il est tenu de consommer, si rien ne sanctionne cette obligation?

— Des sanctions! s'écria Duchêne avec amertume. Ah! mon ami! Le Garde des Sceaux me montrait hier les rapports des procureurs généraux. Nous en sommes au point que la pénalité la plus simple, infligée à des riches insuffisamment avides, apparaît à certains éléments de l'opinion comme un acte d'arbitraire gouvernemental. Pour une infraction patente, pour avoir, par exemple, au retour du théâtre, égaré sa pelisse sur les épaules d'un mendiant, un capitaliste est-il condamné à manger une poularde supplémentaire, à fumer en surcroît deux boîtes de havane, aussitôt des publicistes, généreux, si vous voulez, mais inconscients, demandent l'abo-

lition de ces châtimens corporels comme dégradans pour l'humanité.

— Voilà bien, soupira M. Vapillon, le symptôme le plus alarmant. Jusque chez ceux qui devraient en être les champions, l'idée même de hiérarchie, d'autorité, tend à s'abolir. La révolte des riches n'est qu'un épisode. L'exemple vient de haut. Personne ne veut plus être à sa place.

Edouard Duchêne parut méditer un instant ces dernières paroles. Puis, il demanda :

— Mais à quoi attribuez-vous cette désintégration croissante de la société?

— A bien des causes, monsieur le Président, et qui pourtant se résument en une seule.

— Dites.

— Trop de spiritualité.

Le Président hocha la tête.

— Cela se pourrait bien.

— C'est l'évidence, monsieur le Président. Tout est là. Il y a trop de savoir, trop d'intelligence, trop d'idéal, enfin trop d'esprit. La spiritualité coule à pleins bords.

— Vous croyez? dit Duchêne pensif.

M. Vapillon s'animait.

— Oui, trop d'esprit. Personne ne veut plus de la matière. Tout le monde se jette sur la part de Marie, art, science, pensée, pauvreté, c'est-à-dire liberté. Naturellement, c'est un programme agréable. Mais, et la part de la modeste, de la naïve Marthe, la part de la matière, les humbles appétits du corps, le rosbif saignant, les lits moelleux, les robes de satin, la limousine à la porte, le dancing, l'érotisme, — enfin ce que nos ancêtres, dans leur simplicité rude, appelaient les plaisirs, cette vie temporelle, bien sommaire, bien courte, mais dont il est indispensable pour-

tant que quelqu'un se charge, eh bien ! personne n'en veut plus.

— Je crains que vous n'ayez raison.

— Il leur faut, vous dis-je, de l'idéal à tout prix, et cela non pas comme autrefois, après beaucoup de persévérance, mais immédiatement. Ils brûlent les étapes. Dans toutes les classes de la société, c'est la ruée au dénuement. Avisez-vous de dire à un de ces gamins de vingt ans qui tranchent de l'ascète : « Mon ami, passez une chemise de soie, avalez un Bronx, usez un peu de la vie du monde, faites une apparition dans le siècle », vous verrez comment il vous recevra !

Le Président du Conseil goûtait beaucoup la saine franchise de son collaborateur. M. Vapillon poursuivit :

— Un jeune homme qui entre dans la vie avec un revenu moyen, supportable, n'a plus qu'une idée, s'appauvrir, et s'appauvrir rapidement. Ne lui dites pas que son père a mis cinquante ans à diminuer de moitié l'héritage de leurs aïeux, qu'il s'y est peut-être détraqué l'estomac et liquéfié le cerveau. Le gaillard s'en moque. Il fraude le fisc, se défait de sa fortune par les moyens les plus illicites, dût-il la repasser à ses meilleurs amis. Car plus rien n'est sacré. La jeunesse d'aujourd'hui ne veut pas consommer. Elle veut travailler, — et gratis autant que possible. Sobriété et travail, il n'y a plus d'autre morale. Et, pendant les heures de fermeture légale des ateliers et des bureaux, au lieu du cinéma, du vélodrome, de l'autodrome, comme de notre temps — mon Dieu, tout cela était simplet, mais quand on est jeune ! — au lieu même d'un peu de sexualité (la sexualité non plus n'est pas bien folâtre, mais c'est un excellent exercice), il faut à ces mes-

sieurs des joies supérieures. Et alors, l'un se jette sur Henri Poincaré, l'autre sur Philon le Juif ou Anaxagore. En vérité, où allons-nous?

— Vous touchez là, dit le Président, au problème si complexe de l'instruction publique. Vous savez quel mal se donne le gouvernement pour refréner les excès de cette passion de la connaissance, très naturelle sans doute, mais dangereuse si on la laisse sans contrôle. Cette semaine encore, il a fallu déplacer deux professeurs de l'enseignement secondaire qui, cédant aux supplications de leurs élèves, leur avaient enseigné, en sus des programmes, l'un le sanscrit, l'autre les fonctions majorantes. Vous vous rappelez le scandale du lycée Janson, ces internes de sixième qu'on a surpris dévorant aux cabinets la *Critique de la raison pure*. Et, dans les écoles maternelles, les petites filles couvrent de baisers les mains de la maîtresse, pour qu'en violation des règlements, elle leur apprenne l'écriture boustrophède. Pendant ce temps, les parents protestent contre la facilité des examens et l'excessive longueur des vacances.

— Les parents, reprit le directeur de la Sûreté, ne savent plus donner l'éducation. Ils ne s'occupent — et ceci est vrai, surtout dans la bourgeoisie — que du développement spirituel de leurs enfants. Comment voulez-vous qu'ensuite ceux-ci n'aient pas l'horreur du compte en banque et de tout acte commercial? « Que mon gosse ait sa spirituelle assurée », on n'entend que ça. Spirituel, spirituelle, ils n'ont que ces mots à la bouche. Mais, nom d'un chien! le spirituel, ça n'est pas pour tout le monde.

— Mon cher Vapillon, l'égalitarisme est la plaie de la France.

— Ah! de mon temps, on ne nous élevait pas ainsi. J'ai encore connu la forte éducation d'autrefois. Je suis né, et je n'en rougis pas, dans une famille riche. Mais nos parents avaient du bon sens, ils nous dressèrent virilement, mes frères et moi. Dès notre âge le plus tendre, ils nous inculquaient d'utiles préceptes. J'entends encore ma mère nous admonester : « Soyez sages. N'oubliez pas de vous traîner dans les escaliers quand vous avez vos pantalons neufs. Allez mettre vos souliers vernis pour jouer sur les cailloux. » C'est peu de chose, si l'on veut, mais cela habitue l'enfant à bien faire. A son lit de mort, mon père nous dit : « Mes enfants, je vous laisse des millions. Ce n'est pas ma faute, vous le savez. J'ai fait ce que j'ai pu. A votre tour de lutter. Ne perdez pas de temps. Passez les jours, les nuits, s'il le faut, à faire la fête. Vous ne savez pas ce que l'avenir vous réserve. Ruinez-vous pendant que vous êtes jeunes, pour vous assurer une vieillesse heureuse. »

— Vous avez suivi ces précieux conseils?

— Je les ai suivis, monsieur le Président. Et, comme toujours, quand on fait ce qu'on doit, je m'en suis bien trouvé. Les premières années ne furent pas drôles. Que de bouteilles, que de sleepings! Mais à trente-cinq ans, je n'avais plus un sou. J'ai pu travailler la conscience tranquille. Vous connaissez ma carrière. Et me voilà, à cinquante-huit ans et demi, avec mon seul traitement. Tous les soirs, ayant dîné d'une endive cuite, je reste au coin de mon feu, en pantoufles et chemise de nuit, et je pense aux malheureux hommes de mon âge que leur fortune oblige à se mettre en plastron, à manger du ca-

viar, à boire du Romanée et à tenter de vains simulacres sur des créatures capiteuses.

— Vous êtes un homme heureux, Vapillon.

— Ne l'ai-je pas mérité, monsieur le Président? Avant de travailler, j'ai dépensé. Et, ma foi, je n'envie personne. Je sais qu'il y a des gens fort pauvres. Il y a des artistes, des écrivains, dont le travail ne comporte aucun salaire. Tant mieux pour eux tous. Je tiens à mon rang, content de mon sort.

M. Vapillon s'était tu. Le Président du Conseil lui sourit avec amitié.

— Mon cher Vapillon, dit-il, la France se porterait mieux, si elle avait un peu plus d'hommes comme vous. Toutefois, ne désespérons pas. Notre patrie est un pays d'équilibre. Elle surmonte toutes les crises. Elle reviendra de cette frénésie d'abstinence. En attendant, travaillons. Qu'y a-t-il au courrier?

Le directeur prit dans sa serviette un fort volume in-8° à couverture gris-bleu.

— Le professeur Outrevent fait hommage à Votre Excellence de son dernier ouvrage.

— Ah! Faites voir.

Duchêne regarda le titre : *Le Divitisme* et le sous-titre : *Causes et remèdes*.

Il saisit un coupe-papier, et ouvrit le volume. Le premier chapitre s'intitulait : *Définition et coup d'œil général*, et débutait ainsi :

Depuis quelques années, on entend fréquemment prononcer, même dans la conversation courante, le mot de divitisme. Que signifie-t-il au juste? Ramené à son acception propre, le divitisme, du latin dives (riche), est le phénomène social en vertu duquel une partie de la population, moins encore du fait de la loi civile

que par l'inexorable jeu des lois économiques, se trouve réduite à l'état de richesse. L'opinion éclairée est unanime à considérer le divitisme comme la tare essentielle de la civilisation contemporaine. Les riches, par l'accroissement continu de la richesse qui pèse sur eux, tendent à former une véritable caste de parias, dont l'existence est indigne d'un Etat moderne.

— Bien, passons, dit Duchêne.

Dans un second chapitre, l'auteur exposait la déplorable condition des riches, leurs souffrances physiques, leur détresse morale. Le tableau était poussé au noir, insistait avec complaisance sur des détails navrants.

Une enquête récente a révélé, déclarait une note, que d'infortunés magnats de la soie et des aciéries ne connaissent même pas le montant de leur avoir et seraient hors d'état d'énoncer en unités monétaires le total de leurs capitaux. Plutôt que d'inspirer au lecteur un apitoiement stérile, puissent de tels faits lui rappeler que, devant certaines monstruosité sociales, l'inertie équivaut à la complicité.

Considérant ensuite les remèdes, le professeur réfutait les doctrines révolutionnaires qui tendent au nivellement des fortunes.

L'égalité des fortunes, disait-il, est une chimère, la nature ayant voulu l'inégalité des aptitudes. Que, par impossible, à partir d'aujourd'hui, tous les hommes aient le même revenu. Dès demain, les individus à vitalité rapide auront commencé à s'appauvrir par une énergique dépense, tandis que les paresseux, les mal venus seront déjà en retard sur leur consommation journalière.

Ici, dans une analyse magistrale, l'auteur, s'ap-

puyant d'une part sur la loi de l'offre et de la demande, d'autre part sur la sélection naturelle, remontait aux fondements mêmes des sociétés. Toutes les valeurs spirituelles que l'état de pauvreté porte à leur perfection exquise et héroïque, le travail désintéressé, l'intelligence abstraite, l'art pur, l'honneur, le courage, la générosité et la délicatesse, étant de beaucoup les plus demandées par la totalité du genre humain, seuls les hommes les plus vigoureux et les mieux doués, en d'autres termes les plus aptes, réussissaient à s'en assurer, à eux et à leurs descendants, la possession durable, tandis que la masse des faibles, des vaincus de la vie, se trouvait rejetée vers la richesse mobilière et immobilière.

Telles étant les données scientifiques du problème, l'hypothèse d'un gouvernement par les riches — et l'auteur forgeait à cette occasion le néologisme audacieux, mais expressif de *ploutocratie* — l'hypothèse donc d'une ploutocratie ne pouvait guère prêter à une discussion sérieuse. Imaginer un Etat (un Etat civilisé, s'entend), où les Pouvoirs publics, l'économie nationale, la presse, les lettres et les arts, seraient dominés, contrôlés, inspirés par les riches, une aussi folle utopie, dont se berçaient les rêves de quelques fumeux doctrinaires, relevait exclusivement de la fiction.

On aura peine, précisait Outrevent, *à réprimer un sourire devant la simple supposition que, par exemple, le ministère des Finances ou la Banque de France, institutions si hautement nationales, pourraient un jour, fût-ce d'une manière indirecte et par personne interposée, passer au service des intérêts capitalistes.*

Duchêne, en effet, éclata de rire.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(Extrait du Catalogue)

ROMANS ET NOUVELLES

parus du 1^{er} Janvier 1931 au 30 Juin 1931

- MARCELLE AUCLAIR : Anne Fauvet
MARCEL AYMÉ : Le Vaurien
ARNOLD BENETT : Un Conte de bonnes Femmes (*traduit de l'anglais par Marcel de Coppet*)
LÉON BOPP : Est-il Sage, Est-il Fou ?
PIERRE BOST : Le Scandale
ROBERT BOURGET-PAILLERON : Champsecrét
MARIE-ANNE COMNÈNE : Violette Marinier
DRIEU LA ROCHELLE : Le Feu Follet.
DUBOIS LA CHARTRE : Fortune des Airs
LUCIEN FABRE : Le Paradis des Amants
ROMAN GOUL : Lanceurs de Bombes, Azef (*collection Les Livres du Jour, trad. du russe par N. Guterman*)
JULIEN GREEN : L'autre Sommeil (*tirage restreint*)
MARTIN LUIS GUZMAN : L'Ombre du Caudillo (*traduit de l'espagnol par Georges Pillement*)
PIERRE HERBART : Le Rôdeur
MARCEL JOUHANDEAU : Le Journal du Coiffeur
PIERRE MAC-ORLAN : La Bandera
MARMOUSET : Mal-Loti
ROGER MARTIN DU GARD : Confiance Africaine (*tirage restreint*)
ANDRÉ MAUROIS : Le Peseur d'Ames (*collection in-8° tellière*)
GEORGE MEREDITH : Diane de la Croisée des Chemins (*traduit de l'anglais par Lucien Wolff*)
GEORGE MEREDITH : Le Conte de Chloé, suivi du Cas du Général Ople et de Lady Camper (*trad. de l'ang. par Denise Dourgnon*)
JEAN PRÉVOST : Nous marchons sur la Mer (*trois nouvelles exemplaires*)
ERICH MARIA REMARQUE : Après (*traduit de l'allemand par R. H. Maillard et Ch. R. Sauerwein*)
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY : Vol de Nuit (*préface par André Gide*)
ADAM SCHARRER : Les Sans Patrie (*traduit de l'allemand par Pierre Igny*)
HERVÉ SEIGNOBOSC : Plus Loin
WACLAW SIEROSZEWSKI : A travers le Désert Blanc (*collect. polonaise, traduit par le Comte Jacques de France de Tersant, et Joseph André Teslar*)
HELEN ZENNA SMITH : Pas si calme (*collection Les Livres du Jour traduit de l'anglais par R. Brua*)
JULES SUPERVIELLE : L'Enfant de la Haute Mer
JEAN VARIOT : Liberté, Liberté chérie (*coll. Les Livres du Jour*)
GUY VELLEROY : A l'Immortelle
HUGO WAST : Le Val noir (*trad. de l'espagnol par Georges Pillement*)
MICHEL ZOCHTCHENKO : La Vie Joyeuse (*collection les Jeunes Russes, traduit par Siderski*)